

La revue de presse de *Faire l'amour*, Minuit, 2002

Fabrice Gabriel (*Les Inrockuptibles*, 11 septembre 2002)

Instantanés d'amour

Récit tonique d'une rupture infiniment triste, Faire l'amour est un bijou de simplicité mélancolique, où Jean-Philippe Toussaint excelle dans la description des pauses et des atmosphères. Rencontre autour de quatre images du texte, cadrées tout en finesse.

« Pré-générique : un son. Juste un son, la sonnerie d'un téléphone qui se perd, régulière, dans un vide d'abord sans image. Puis le plan s'élargit, et le vide se voit : c'est une cabine, l'été, sur une île qui ne se laisse pas déranger comme ça. le téléphone sonne sans fin et le paysage se fait panoramique, sauvage : nous sommes en Corse, personne ne répondra-t-il donc ? Une silhouette entre enfin dans le cadre, d'un homme au crâne un peu rougi par le soleil de l'endroit. Il n'a pas l'air corse, ce long Belge au pas leste : c'est Jean-Philippe Toussaint Et l'histoire peut commencer, puisque l'homme répond, ça y est, sans s'essouffler, il accepte de nous rencontrer, plus tard, ailleurs, pour parler de *Faire l'amour*, son nouveau livre, peut-être le plus beau (on ne lui dit pas encore). Un nouveau livre, cinq ans après *La Télévision*, et le premier moment, sans doute, d'une période neuve et plus gravement contemplative (il le dira bientôt). L'histoire commence, la scène n'est pas inventée : Toussaint passe ses vacances en Corse, sans téléphone, et il faut pour le joindre appeler l'unique cabine du village, en espérant que quelqu'un veuille bien décrocher. Cette cabine apparaissait d'ailleurs dans *La Réticence*, le roman le moins drôle et le plus secret, le plus douloureux aussi du concepteur de *La Salle de bain*. On y pense un peu en découvrant *Faire l'amour*, récit paradoxalement tonique d'une rupture infiniment triste, et pur sommet de simplicité mélancolique. Non pas que *Faire l'amour* soit un roman corse : l'action, si l'on peut définir ainsi le fil ténu d'une somptueuse dérive atmosphérique, est presque entièrement située au Japon. Mais, comme le faisait remarquer le narrateur facétieux d'*Autoportrait (à l'étranger)*, le précédent petit livre – de voyage – de Toussaint, " *on arrive à Tokyo comme à Bastia, par le ciel* ".

Dans *Faire l'amour*, il y a beaucoup de ciels et des brumes photographiques, de faux instantanés très travaillés, une lumière d'hiver pour dire le deuil qui commence d'un amour déjà fini Et il y a une cabine téléphonique, aussi, comme pour nous rappeler que nous sommes encore dans le même film, même s'il est peut-être plus déchirant qu'autrefois : le narrateur appelle de Kyoto la femme qu'il aime, qu'il quitte. Elle répond par ses larmes proches, ils sont venus ensemble au Japon faire l'amour

une dernière fois, et toute la première partie du livre tient dans leur dérive d'une nuit à Tokyo. Tokyo/Kyoto : le roman est ce diptyque qui fait chiasme, qui fait mal. " *All you need is love – love – love if all you need* ", fredonne, ironique et désespéré, le " je " malade d'un Toussaint sous tension. Son narrateur transporte tout au long du livre un flacon d'acide chlorhydrique, soumettant sa prose à la violence toujours possible du meurtre ou du suicide, de l'humour parfois corrosif. Attention : *Faire l'amour* est un livre faussement zen, finement oriental, mais furieusement inflammable. Un livre assez sexuel, aussi.

C'est encore un livre de voyage, à sa façon. Un récit fait de couleurs et d'images, en tout cas, qui joue avec les motifs contemporains pour dire l'essentiel du plus simple sentiment humain – du plus vieil amour, enfin. Ce n'est pas par hasard que Marie, la future ex-compagne du narrateur, surnommée " MoMA " est une créatrice de mode : venue présenter ses modèles au Contemporary Art Space de Shinagawa, elle déambulera dans Tokyo vêtue de la robe la plus somptueuse de sa collection, panoplie branchée de princesse perdue, égarée tout au bout de son histoire, qui finira en pleurs et en chaussettes, dans une chambre d'hôtel suspendue sur le seul vide de la ville illuminée. Et ce n'est pas non plus par hasard si Toussaint nous donne rendez-vous au Belga, un nouveau café de la place Flagey à Bruxelles : l'ancienne Maison de la radio, inaugurée dans les années 30, est destinée à y devenir une " usine à sons " du XXI^e siècle et un pôle actif de la création contemporaine. Certes, il est difficile de se croire à Tokyo : le soleil est vif, presque corse, et l'hiver japonais de *Faire l'amour* semble bien loin. Mais quand l'écrivain arrive et sourit, on n'a pas trop de peine à se refaire le film : on imagine une cabine, ailleurs, peut-être à Kyoto, du vide et le son soudain des mots, pour commenter des paysages tremblants, des sentiments acides. Toussaint sourit et tourne les pages de son histoire, retourne sur les lieux et les lumières de son roman. On l'écoute : on regarde.

" *Le jour se levait sur Tokyo.* " La phrase commence quand s'achève la première nuit du récit, au bout de l'errance épique d'un couple dans les rues de la ville : c'est comme une légende, au bas d'un cliché grave, presque inaugural. Comme le signe aussi qu'avec ce récit de rupture nocturne, si dangereusement beau, Jean-Philippe Toussaint entame à sa façon une nouvelle ère, japonaise peut-être, mais surtout plus explicitement tournée vers les paysages, urbains ou intérieurs. Un autre jour se lèverait-il sur sa prose ? " *Je ne voulais pas refaire La Télévision, qui était un peu un aboutissement : c'est le livre de mes quarante ans, et mon roman le plus drôle, je crois. En plus, j'ai fait un film, La Patinoire, qui était aussi, à sa manière, le bilan d'un quadragénaire.* Faire l'amour correspond donc à une nouvelle étape, où j'avais envie de retrouver quelque chose de plus grave, de plus dangereux, de plus acide peut-être. " On a envie d'ajouter : de plus chlorhydrique, sans savoir si cette tonalité nouvelle vient du Japon, ou si c'est le décor de Tokyo qui a imposé sa mélancolie propre.

Toussaint lui-même hésite, sûr seulement qu'à l'origine de son livre il y

avait le désir d'attendre la venue du matin dans un pays qu'il aime. " *Les premières images qui me sont venues sont des images de nuit dans Tokyo. Je pensais à une histoire d'amour qui commencerait à Paris et s'achèverait au Japon : je voulais mettre en parallèle la première et la dernière nuit d'amour, et puis Paris a disparu, j'ai eu envie de rester à Tokyo, de décrire la ville.* " Décrire le soleil levant et les néons de la nuit, se donner aussi ce défi de répondre d'une façon neuve à la question : " *Qu'est-ce que la littérature ?* " L'immodestie du projet fait franchement rire l'auteur, qui s'est senti en écrivant son roman dans un état d'exaltation proche de celui qu'il éprouvait pour *La Salle de bain*, son premier livre. *Faire l'amour*, réponse japonaise à la question : " *Que faire ?* " Il faut lire la phrase en entier, pour ne pas trop trahir la suggestion du livre : " *Le soleil se levait sur Tokyo, et je lui enfonçais un doigt dans le trou du cul.* "

" *Les imperceptibles variations de couleur et de lumière sur les tours de verre bleutées de Shinjuku.* " C'est une deuxième image, une autre légende. Si *Faire l'amour* est un roman japonais, c'est pour son refus du folklore facile, son goût des pauses et du regard posé sur l'infime de l'atmosphère, comme infusée dans la prose de Toussaint. Un nouvel autoportrait à l'étranger, peut-être, mais surtout pas d'un touriste. " *J'ai fait une dizaine de voyages au Japon, rappelle-t-il, et j'y ai séjourné quatre mois en 1996. Cette expérience du pays est une des choses les plus belles de ma vie, et je savais qu'il en sortirait quelque chose – un livre, un film, des photos... – mais il fallait que tout se dépose, qu'il y ait une digestion, sinon je rendais trop vite.* " Rendre, c'est aussi savoir restituer le monde en le transformant : partir du réel, comme on quitte une personne ou un lieu. De fait, Toussaint n'a pas écrit son roman " sur place ", mais en Corse et à Ostende. " *J'ai tout reconstruit à partir de lieux réels, en travaillant avec un plan de Tokyo très détaillé, destiné aux chauffeurs de taxi. Et quand je suis retourné au Japon en juin dernier, après avoir fini le livre, je me suis aperçu que très peu d'endroits correspondaient : ils étaient tous décevants à côté de ce que j'en avais fait.* " Magie malicieuse de la littérature, gravité gracile de la lumière : " *Celle de Shinjuku est une matière magnifique, et sans vouloir vexer personne, je trouve ses possibilités expressives infiniment supérieures à celle de Clermont-Ferrand...* " Toussaint plaisante, mais insiste sur la part visuelle de son roman. Et même s'il dit n'avoir pas pensé au cinéma, il lui emprunte volontiers une métaphore : " *Je passais un temps fou à mettre les scènes en place, à faire la lumière, comme on dit, sur un tournage. Ça n'est pas forcément évident à la lecture, mais je pense que ça apporte énormément à l'ensemble.* " Mais si, cela se voit : *Faire l'amour* est – aussi – un livre beau à regarder.

" *Je n'avais jamais vu une telle nuance de rouge, cette couleur indéfinissable, ni rosé ni vraiment orange, ce rouge dissous, crémeux, exténué.* " Au Japon, le soleil se couche aussi. Même en hiver, il se fatigue du ciel – il est comme le narrateur de *Faire l'amour*, à l'instant de cette scène, près d'un pont de Kyoto, qui lui rappelle une photo à Paris, avec la

femme qu'il aime – ou aimait. Exténuation du souvenir, quand l'amour rejoint dans ses contradictions les nuances infinies de la lumière, naissante, couchée. Pour en parler, Toussaint livre une clé inattendue, en racontant que sa seule découverte littéraire marquante depuis vingt ans fut celle, récente, du *Quatuor d'Alexandrie* de Lawrence Durrell. *“ On m'avait invité à un festival de cinéma à Alexandrie, ce qui m'a donné envie de lire le roman de Durrell, que je ne connaissais pas. À mon grand regret, le festival a été annulé, mais j'ai eu ce bonheur d'un enthousiasme que je n'avais pas éprouvé depuis Beckett ! La lumière est très importante dans Le Quatuor..., et il y a quelque chose dans l'histoire de Justine qui m'a aidé à y aller plus franchement, si j'ose dire, pour parler d'amour. ”* On se demande alors si l'énigmatique mention “ Hiver ”, au seuil de *Faire l'amour*, n'annonce pas chez Toussaint un “ Quatuor des saisons ”... L'intéressé ne dément pas, et préfère s'amuser de ses projets – bien réels – comme d'une menace : *“ À vous de deviner de quoi je suis capable ! ”*s'esclaffe-t-il. Du meilleur, bien sûr : ce rouge violent, aussi, d'un amour qui tremble encore.

“ Le tremblement de terre était maintenant indissociablement lié pour nous à la fin de notre amour. ” La photo cette fois est floue. L'histoire entière est secouée, comme un flacon d'acide chlorhydrique : c'est l'image du danger. Là terre tremble à Tokyo et la femme pleure, mais de ces larmes, l'auteur refuse de parler : elles sont dans le livre, bien sûr, mais elles lui échappent, elles sont l'envers – la vérité ? – de sa fiction... À cet instant, le seul, Toussaint se trouble, même si on le croit volontiers lorsqu'il dit que l'essentiel de sa trame est inventé. *“ Ça me plaît qu'on puisse croire que tout est vrai et autobiographique : ça n'est pas le cas, mais j'aime cette ambiguïté. Et je voulais que le roman réponde à la question : « qu'est-ce que l'amour ? ». ”* C'est aussi compliqué que de savoir ce qu'est la littérature, mais cela fait au moins autant rire l'auteur. Surtout lorsqu'on lui fait remarquer que la rupture qu'il raconte est trop parfaite pour avoir été vécue ainsi. *“ Ce n'est pas un livre spécialement gai, mais je l'ai écrit avec un sentiment de bonheur permanent : il a quelque chose que je ne réussis pas à définir, une sorte de tonicité, liée à l'exacerbation des contraires qui s'opère dans l'amour. Tout le monde a dû ressentir cette incroyable opposition des pôles, qui conditionne aussi la composition du livre. ”* *Faire l'amour* est en effet un modèle de partition sismique et sensuelle : à la violence extrême d'une scène de couple succède un moment d'absolue sérénité métaphysique, baignade déjà anthologique dans une piscine, au sommet d'un hôtel comme égaré dans le ciel de Tokyo. La profondeur de la pensée en équilibre avec les frivolités de la mode : c'est comme l'onde d'un petit miracle, dont on devine qu'il sera forcément traduit en japonais. Le problème, et la blague, c'est que “ faire l'amour ”, ça n'existe pas en japonais... Il n'y a pas d'équivalent lexical pour cette image à peine bougée entre le corps et le cœur, le sexe et le rien. Pas une image juste, juste un tremblement. *“ Ce n'est pas un livre de rupture, conclut Toussaint, c'est une histoire d'amour. ”* Une histoire, ou son très beau générique de fin. »

Patrick Kéchichian (*Le Monde*, 30 août 2002)

La géométrie du vertige amoureux

Dans ce roman de la pleine maturité – son sixième –, Jean-Philippe Toussaint métamorphose l'éternelle histoire du désamour en une épure parfaite et rigoureuse. Non pour réduire l'émotion, mais pour la porter à une puissance inattendue.

« Une suite de séquences brèves et saturées, presque autonomes, rattachées les unes aux autres par les liens aléatoires de la chronologie et selon un ordre fragile que la moindre crise, le plus petit grain de sable est susceptible de faire voler en éclats. Alors, tout se mélange, les liens se rompent, le passé remonte, le présent est en fuite. Si l'on voulait déduire des romans de Jean-Philippe Toussaint, et aussi de ses films, une définition simple de la vie, ce pourrait être celle que nous venons, sans autorité ni certitude, d'avancer. Mais réduite à elle-même elle reste superficielle, élémentaire, guère apte à nous faire progresser, par ses seuls moyens, sur les chemins de la connaissance ou de la sagesse.

Les définitions, cependant, ne sont pas la première affaire des romanciers. Leur tâche est d'observer et d'imaginer (selon des dosages qui varient considérablement), puis d'écrire, de trouver la forme adéquate et belle où l'idée du roman (comme celle de la vie qui lui est tout de même attachée) se perd heureusement au profit de l'œuvre accomplie.

À propos d'accomplissement revenons un instant sur le parcours qui a conduit, si l'on en croit la chronologie, Jean-Philippe Toussaint à *Faire l'amour*, son sixième roman, le plus abouti.

L'écrivain belge, âgé de quarante-cinq ans, originaire et citoyen de Bruxelles, entra en littérature en 1985 avec *La Salle de bain* et connut immédiatement le succès. Salué comme on dit par la critique, il publia deux autres romans (*Monsieur* en 1986 et *L'Appareil-photo* trois ans plus tard) dans la même veine : on qualifia son art de " *post-moderne* " – c'était assez vague pour n'être pas contesté. Puis, il réalisa trois films après avoir participé, en 1989, à l'adaptation de son premier livre. À la lecture des deux romans qui suivirent, *La Réticence* en 1991 et *La Télévision* en 1997 (repris dans la collection de poche « double »), on resta sur l'idée d'un écrivain rigoureux qui exploite avec talent une veine minimaliste et sèche où l'absurdité et le non-sens constatés dans le monde et dans le cœur de l'homme offrent des sujets d'observation infinis. À l'intention de qui souhaiterait le classer quelque part, on peut dire qu'il y a chez Toussaint du Kafka et du Tati, mais fondu dans un univers décalé et , très personnel. N'oublions pas en 2000 un court et beau récit de voyage, *Autoportrait (à l'étranger)*, qui montrait un écrivain pas du tout figé dans une posture et une méthode, mais mobile, curieux et mélancolique. Rappelons que ces livres, ainsi que le dernier en date, sont publiés aux Éditions de Minuit, maison où ils ont évidemment toute leur place.

Une fois que l'on a écarté deux hypothèses, celle d'une description " scientifique " et utilitaire de l'acte érotique, et celle de l'injonction quasi sanitaire, l'infinitif du titre, *Faire l'amour*, sonne comme une requête plaintive, une question vaguement angoissée. Comme si on tournait en rond dans ce désir sans parvenir à l'assouvir. Comme si celui (ou celle) qui prononçait ces deux mots cherchait à résoudre une douloureuse tension physique et mentale tout en étant assuré de n'y parvenir jamais. C'est le récit d'une rupture dont on ignorera tout au long du roman le motif. On saura seulement qu'elle se situe sept ans après la rencontre à Paris et le premier acte amoureux. Une rupture certaine, décidée de part et d'autre, avec chagrin mais détermination. " *Peu importe qui était dans son tort, personne sans doute. Nous nous aimions, mais nous ne nous supportions plus. Il y avait ceci, maintenant, dans notre amour, que, même si nous continuions à nous faire dans l'ensemble plus de bien que de mal, le peu de mal que nous nous faisons nous était devenu insupportable.* "

Comme rien n'est simple dans le monde de Toussaint, et pas davantage d'ailleurs dans le nôtre, cette rupture commence par un voyage commun de Marie et du narrateur à Tokyo, où la jeune femme, " *à la fois styliste et plasticienne* ", est invitée à présenter ses œuvres. Soulignons que Toussaint connaît bien le Japon où il a séjourné, ce qui nous vaut d'admirables vues, nocturnes ou crépusculaires, sur le paysage urbain de Tokyo puis de Kyoto. Le temps de la narration est donc redoublé d'un autre temps qui sert d'assise invisible – rien n'est raconté de ces sept années heureuses ou supposées telles – au présent : celui des amours mortes. " *Et à chaque fois, à Paris et à Tokyo, nous avons fait l'amour, la première fois, pour la première fois – et, la dernière, pour la dernière.* "

L'unité d'action, comme on dit au théâtre, est respectée. Il n'y a pas de profondeur de champ. La durée est brève ; comme une séquence, elle est sans rupture : les quelques jours de fatigue et de décalage horaire après le voyage. " *Mais rompre, je commençais à m'en rendre compte, c'était plutôt un état qu'une action, un deuil qu'une agonie.* " Les deux amants vont se heurter, se blesser l'un à l'autre, en équilibre sur la fine lame inhabitable de l'amour. Ils feront l'amour, violemment, et cet acte sera comme l'expression paradoxale de la solitude qui les attend et les atteint déjà. " *... Autant la proximité nous déchirait, autant l'éloignement nous aurait rapprochés.* " Sur le visage de la jeune femme, qui n'est pas une créature éthérée, coulent sans cesse des larmes. Quant au narrateur, il ne lâche pas le flacon d'acide chlorhydrique que, depuis la première ligne du roman, il tient à la main. Cet objet, le danger qu'il représente, contribuent à dramatiser le récit, sans peser sur lui. Car chez Toussaint, même la gravité sait se faire légère.

Livre de la pleine maturité, *Faire l'amour* dessine une scrupuleuse géométrie du vertige d'aimer. Et l'instant d'après de ne plus aimer. Géométrie infiniment précaire dans un monde menacé, physiquement, de tremblement. Loin de toute psychologie convenue et aussi, cela va sans dire, de tout sentimentalisme désuet. Un critique parla jadis d'un pont jeté

entre Mondrian et Pascal. Quelque part entre la blancheur impassible et la fureur, et les misères humaines. Avec une impressionnante et magnifique maîtrise, Toussaint a fondu ensemble tous ses dons. Du grand art qui devrait assurer sa consécration. »

Michèle Gazier (*Télérama*, 18 septembre 2002)

Il neige à Tokyo

Jean-Philippe Toussaint raconte ici l'histoire d'une rupture sans cesse différée, qui hante deux amants.

« Depuis son premier livre *La Salle de bain*, Jean-Philippe Toussaint explore à sa manière désinvolte et sérieuse les dédales de la vie intime. Pas celle que l'on étale dans les magazines à scandale, ou qu'on livre au creux de récits plus salés que sulfureux, mais celle d'un narrateur poète, rêveur, qui lui ressemble comme un frère. Cet homme-là a sensiblement son âge, et vit comme lui les choses ordinaires de la vie, parfois déconcertantes, drolatiques ou douloureuses... On l'a déjà vu faire des photos, veiller sur de jeunes enfants, vivre en Corse, voyager à Berlin ; on le retrouve plus funambule que jamais, à Tokyo où il accompagne Marie, sa femme. Celle-ci, styliste de renom, est invitée au Japon, où elle doit présenter sa collection et exposer des prototypes de ses modèles dans un musée. Le décalage horaire ajouté aux longues heures du voyage fait que le couple est passablement dans les nuages. D'autant plus qu'entre eux les relations sont tendues. À dire vrai, ils sont encore une fois sur le point de rompre. Ce voyage est peut-être le prétexte qu'ils se sont choisi pour consommer une rupture sans cesse rejouée, sans cesse différée, et qui les hante. Il a emporté avec lui un flacon d'acide chlorhydrique, comme d'autres glissent un couteau ou un revolver dans leurs valises. L'acide qui blesse contre l'amour qui meurt ?

Le programme de Marie est bouclé et lourd. Le temps presse, le jour va se lever, et il ne lui reste que quelques heures pour se reposer avant que les Japonais ne prennent son séjour en main. Mais le sommeil ne vient pas et, dans la chambre d'un hôtel de luxe, l'homme et la femme se déchirent et font l'amour comme on fait la guerre, avec passion et désespoir. Puis ils se séparent au bord de la haine, pour partir dans Tokyo sous la neige. Alors commence, tantôt rêve et tantôt cauchemar, une longue équipée de rupture et de tendresse, d'agressivité et de désir, au cours de laquelle la ville étrange et étrangère, glacée et secouée par un soudain tremblement de terre, devient peu à peu la métaphore de leur amour.

Ces pages où l'on voit ces deux êtres épuisés, au bout du monde et de leur passion, errant dans la ville endormie sont d'une poésie, d'une beauté sensuelles fascinantes. Ici le roman devient théâtre, mime. Pierrot et Colombine, qui n'en finissent pas de s'aimer et de rompre, ont troqué leurs habits couleur de lune pour d'étranges costumes, noirs. Ils ont perdu leur nord, et dérivent telles des marionnettes dans un monde dont ils

ignorent les codes. Plus rien à quoi se raccrocher. L'univers tangué et bascule. Jusqu'au vertige, jusqu'à la folie.

L'écriture de Toussaint, d'une précision chirurgicale, d'une transparence de cristal, évite tous les écueils. Les gestes de l'amour qu'il décrit simplement dans leur crudité, leur violence, leur tendresse ont la vérité, la pureté des gravures érotiques orientales. Car dans ce roman de la rupture, de la perte de l'autre et de la perte de soi, tout est image. On voit le grand manteau noir du narrateur, la robe folle de Marie, la buée sur les vitres de la piscine où l'homme s'est réfugié, la neige dans les rues encombrées de Tokyo aux premières lueurs de l'aube... Entre froid et fièvre, entre séparation et fusion, entre beauté et destruction, le roman déploie ses séductions, ses fantasmes, ses pièges. Et l'on est surpris et troublé d'en sortir comme d'une nuit de sommeil agité, rescapé, comme le narrateur, d'un véritable séisme intime, " *d'un désastre infinitésimal* " »

Christophe Kantcheff (*Politis*, 17 octobre 2002)

« Jean-Philippe Toussaint aurait pu continuer à écrire des romans burlesques à l'autodérision élégante, avec en légers pointillés une dimension existentielle, comme *L'Appareil-photo* (Éditions de Minuit, 1989), l'un de ses plus réussis. Avec le danger de s'autoparodier. Il évite le piège. *Faire l'amour* marque une inflexion dans l'univers Toussaint. On le décèle dès la première phrase : " *J'avais fait remplir un flacon d'acide chlorhydrique, et je le gardais sur moi en permanence, avec l'idée de le jeter un jour à la gueule de quelqu'un.* " Sans verser, loin de là, dans le *gore*, un certain climat de violence s'installe. Une violence tendue, rentrée, prête à éclater au premier incident, et il y en a beaucoup, des incidents, quand un couple est en cours de désintégration. Quarante-huit heures pour une rupture, en voyage à Tokyo, entre le narrateur et la femme avec qui il vit depuis sept ans (sept ans...), Marie, styliste et plasticienne, la peau claire, toujours splendide aux yeux du narrateur, mais " *le peu de mal que nous nous faisons nous était devenu insupportable* ". La nuit, dans leur chambre d'hôtel, écrasés de fatigue, ils font l'amour pour la dernière fois sans partager leur plaisir, chacun pour soi ; puis, dans les rues de la ville encore nappées d'obscurité, juste avant le lever du jour, ils se perdent, dans tous les sens. Tendre n'est pas la nuit... Toussaint suggère la définitive impossibilité des gestes amoureux, la vanité des réconciliations, la nostalgie des sensations évanouies. *Faire l'amour* est un roman nocturne et liquide comme les eaux sombres d'un naufrage. L'acide, l'eau d'une piscine, la pluie et des larmes, partout des larmes, jusque dans la forme des lustres qui pendent dans le hall de l'hôtel...

Il y a aussi quelque chose d'*In the mood for love* dans *Faire l'amour*, même s'il s'agit d'une rupture, non d'une rencontre comme dans le film de Wong-Kar Wai. Au-delà de la couleur asiatique, s'y déploie la même mélancolie lentement inexorable, la même sensualité des corps et des éléments. Les images sont aussi splendides mais ici sans aucune affectation, au moyen d'une écriture qui alterne avec bonheur le

prosaïsme (" *couilles* ") et le raffiné (" *ophélienne* ").

Deux tremblements de terre viennent secouer Tokyo pendant la nuit de la séparation. Marie et le narrateur s'éloignent l'un de l'autre comme le font deux plaques tectoniques : sans éviter les frottements et les failles. Leur drame intime n'est pas aussi spectaculaire, mais l'abîme est bien là. *Faire l'amour* est un très beau livre, d'une gravité sans pesanteur. un petit voyage. »et critique exemplaire. ».